

Juste quelques larmes



Isabelle CHASSAIN

Isabelle Chassain

Juste quelques larmes

© Isabelle Chassain, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-9711-7

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Ce jour-là, les hommes étaient seuls.
Sans doute. Chacun d'eux se retrouvait dans cette absurde et terrifiante situation.

La planète bleue était verte de rage, rouge de colère.
Les volcans grondaient, le vent sifflait, la nuit prenait possession des terres.

Ce jour-là, il n'y avait pas de jour
Dans l'obscurité, seule, elle marchait.
Elle n'aurait pas su dire où elle allait.

Elle pensait à lui. Était-ce le premier homme ? Ou le dernier ?
Elle ne le savait plus. Ses souvenirs s'étaient évaporés quand elle s'était enfuie.
Avait-elle vraiment eu des souvenirs ? Avait-elle simplement rêvé ?
Elle n'aurait pas su dire qui elle était.

Mais elle était certaine de son existence.
Quoique. L'instant d'après, elle ne savait plus.
Elle serrait les poings. Elle serrait les dents.
Seul l'instant présent était sûr.
Avait-elle un passé ? Aurait-elle un avenir ?
Il lui semblait qu'elle aurait pu y réfléchir. Peut-être.
Mais il fallait déjà survivre, dans le froid, la solitude, l'insupportable vacarme des éléments déchaînés.

D'autres existaient, sans doute. Dans le désert ou sur l'océan.
Ou il n'y en avait déjà plus. Ou il n'y en avait pas encore.
Plus qu'elle sur la Terre ?
Ce jour-là, en tout cas, elle était seule.

Elle s'arrêta un instant, reprit son souffle, repartit.
La planète bleue était verte de rage, rouge de colère.
Impuissante, elle ne se résignait pas.
Le sang battait à ses tempes, ses muscles endoloris criaient grâce.

Elle devait continuer, le faire, y arriver.
Elle le savait.

Faire quoi ? Arriver où ? Elle n'aurait su le dire.

Dans l'obscurité, seule, elle marchait.

Ses souvenirs tournoyaient sauvagement dans sa tête. Comment en était-elle arrivée là ?

Qu'est-ce qui avait fait que tout s'était mis à aller de travers ? Quand leur relation avait-elle déraillé ?

Je nous revois tous deux, la première fois que tu as crié, que les insultes, telles des coups invisibles, ont cinglé mon corps et laissé des traces à jamais indélébiles.

Tu voulais toujours avoir raison, toujours tout savoir, toujours tout décider.

— J'ai dix ans de plus, disais-tu sans cesse, je connais la vraie vie, moi ! Je suis le chef de famille ! Tu me dois respect et obéissance !

— Je ne suis pas une de tes élèves, ai-je répondu ce jour-là.

J'aurais mieux fait de me taire, bien sûr, mais j'étais loin de m'en douter.

Tu t'es transformé en un instant.

Toi qui étais si beau, je ne te reconnaissais plus.

Tes yeux lançaient des éclairs, tes traits étaient déformés par la haine.

Tu as dit que j'étais une salope, une pourriture, une grosse pute, une grosse vache, une grosse merde.

Eh bien, ai-je pensé, qu'est-ce qu'il aurait dit si j'avais été grosse ? Est-ce qu'il m'aurait traitée de petite pute, petite vache, petite merde ? C'est vrai, j'ai essayé de résister, de ne pas tout prendre au sérieux.

Une colère, cela peut arriver. Ce n'est qu'un homme, après tout.

Macho, paternaliste, méchant, idiot.

Mais un homme.

Tu as continué jusqu'à transpercer ma carapace, jusqu'à réduire à néant toutes mes défenses, patiemment érigées au cours des années.

J'ai senti que j'étais prête à tomber.

Je suis un château de cartes. Tu le sais, tu en joues.

Si tu souffles, je m'écroule.

Pourtant, tu n'as pas l'intention de m'épargner. Pas plus que la vie qui m'a accablée.

Je suis un château de cartes, éphémère création.

Qu'importe !

Quand se lèvera le vent, il ne me restera guère de temps. Je suis dans l'œil du cyclone. Au jeu du destin, je n'ai pas tiré les bonnes cartes.

J'aurais aimé passer mon tour, n'être ni reine ni valet. Ne pas jouer.

Tant pis.

Toi, quand tu arrives, tu doubles la mise.

Moi, je fais grise mine.

C'était le jour de la rentrée, dans un petit collège de province.

La rentrée des professeurs, attention, pas celle des élèves !

Les jeunes étaient tous arrivés avec leur beau cartable en cuir, leurs stylos, une gomme et un agenda tout neufs, aussi stressés que les enfants. Ils avaient fait bien attention à choisir les vêtements les mieux adaptés pour donner bonne impression. On les sentait fébriles.

Est-ce que ça va bien se passer ? Est-ce que je vais me plaire ici ? Ces gens autour de moi, mes nouveaux collègues, seront-ils demain mes amis de la salle des profs ? Comment seront mes élèves ? Est-ce qu'ils vont m'écouter ? Est-ce qu'ils vont aimer mes cours ? Est-ce que le principal va être bien ?

Et la question principale, essentielle en ce premier jour aux faux airs d'été ramené avec les sandales que certaines ont voulu porter encore une fois, pour faire le lien entre la plage et la ville, la liberté et le travail : mon emploi du temps, comment sera mon emploi du temps ?

Moi, je ne faisais plus partie, déjà, de ce groupe de jeunes intimidés, ne sachant quelle posture adopter, effrayés à l'idée de tout ce qui les attend dès le jour suivant, mais emplis d'espoir, fiers de leur statut, de leur réussite, de leur paye, de leur rôle.

Je n'en étais quand même pas au point de ceux qui s'attardaient en buvant un café et en mangeant distraitement les viennoiseries abandonnées dans le hall. Eux ne parlaient que des collègues partis à la fin de l'année précédente ou de leur retraite.

L'un des nouveaux, s'enhardissant, osa les aborder et leur demanda s'ils connaissaient déjà le chef d'établissement et comment il était.

Dix yeux le regardèrent sans bienveillance aucune.

Ils le connaissaient, oui. Le même que l'année dernière. Tout le monde avait son mot à dire dessus. Le jeune devenait blême.

— De toute façon, dit une grande dame, la cinquantaine, robe Maje ou Claudie Pierlot, talons, bronzage et maquillage, l'air sinistre, de toute façon, il fera comme les autres.

— C'est-à-dire ?

— Il ne changera rien à ce qui se passe chez nous. Tu comprendras vite. Les chefs d'établissement ne sont que de passage. Tu verras, dans deux ou trois ans, il ne sera plus là. L'essentiel, pour lui, c'est de ne pas faire de vagues.

Tous se dirigèrent vers la salle de réunion qui, déjà, grouillait de monde. Des dizaines de professeurs, le personnel administratif, les agents, les CPE, l'infirmière, les surveillants (oups, assistants d'éducation), le psychologue scolaire, même la dame de la loge, personne ne manquait.

Le désordre et le vacarme étaient indescriptibles.

Il est souvent reproché aux élèves de faire du bruit, de bavarder, de ne pas écouter, mais rien ne vaut un rassemblement de professeurs.

Difficile pour celui qui doit s'adresser à la foule en délire de prendre la parole.

Néanmoins, et grâce à des stratagèmes divers et variés, il finit toujours par y parvenir et présenter les résultats de l'académie et de l'établissement, les projets et tous les nouveaux arrivés. Nombreux sont ceux qui n'écoutent pas, répétant sans cesse autour d'eux : oui, mais c'est long, là ! Quand est-ce qu'on va avoir nos emplois du temps ?

Perdue au milieu, je me tais et tente de lutter contre la migraine qui s'insinue en moi, évidemment.

Ce n'est qu'en me levant et en rejoignant les couloirs que je l'ai vu.

Il avait de beaux yeux et un grand sourire. Il me regardait.

Alors j'ai souri, contente de connaître un collègue aussi sympathique.

Nous avons fait connaissance. Il est devenu mon camarade de la salle des profs. Celui qui m'attendait, voire même me guettait, qui me gardait une place sur les fauteuils, une part de gâteau, une remarque gentille.

Puis, un jour, j'ai accepté de le voir en dehors. Quelques dîners entre amis, quelques sorties.

Un soir, il a trop bu, lui qui ne buvait jamais.

— Veux-tu être ma maîtresse, a-t-il demandé ? Je veux que tu restes avec moi !

— Non, ai-je dit. Je vais rentrer et toi aussi. Mais nous parlerons de tout cela quand tu seras dans ton état normal.

J'ai ri.

Nous avons décidé que je ne serais pas sa maîtresse. Déjà, aucun de nous n'était marié, ensuite, le mot me paraissait totalement hors de propos, et, enfin, nous n'en étions pas là. Mais nous avons décidé de nous revoir.

Et, un jour, il a souhaité emménager chez moi. J'ai réfléchi, mais pas longtemps, car il avait pris beaucoup de place dans ma vie, beaucoup d'importance aussi. Alors j'ai dit oui.

Nous allions nous promener, l'hiver comme l'été, mais peut-être l'as-tu oublié, sur les berges du canal, à la Ferté Milon, petite ville chère à mon cœur.

Mes chiens, toujours à mes côtés, pouvaient courir en liberté et admirer cygnes et canards.

Lorsque tombait la nuit, nous guettions en silence les magnifiques ragondins qui sortaient pour vaquer à leurs occupations, si nombreux qu'ils en étaient impressionnants. C'était bien mieux qu'un documentaire animalier. Cela me fascinait autant qu'un safari à l'étranger.

C'était le temps de la jeunesse, des rêves et des promesses.

Les souvenirs me reviennent et je voudrais te dire qu'il n'y a pas de haine.

L'eau frémit toujours à l'écluse et, si un chien s'en amuse, ce n'est plus le mien depuis longtemps. Les canards sont là, toujours joyeux, qui filent sur l'eau, plongent, jouent, s'ébrouent.

C'est calme et beau, presque un peu trop, et l'ombre de Jean Racine se penche sur moi pour m'insuffler un peu du courage dont j'ai tant besoin.

Tu étais gentil, attentionné, amoureux. J'étais une dame, disais-tu, une vraie femme, une princesse.

Qui se plaindrait d'être traité ainsi ?

Mais cela n'a pas duré.

De plus en plus souvent, il n'était pas content.

Il trouvait toujours à redire. Il s'érigait en commandeur, et j'étais toujours condamnée sans procès.

— Tu as fait du poisson ? C'est mal, espèce de conne, il faut vraiment être débile pour faire du poisson !

— Tu n'as pas fait de poisson ? C'est mal, espèce de conne, il faut vraiment

être débile pour ne pas avoir pensé à faire du poisson !

— Tu n’as pas lavé par terre avant le repas, espèce de dégueulasse, tu n’es vraiment bonne à rien !

— Tu as lavé par terre avant le repas, tu es complètement débile, sale pute, comment veux-tu que je mange avec cette odeur infecte de produit dans la maison ? Tu peux jeter le repas, pauvre conne, je mangerai ailleurs !

Puis, un jour, il a attrapé la poêle et a frappé.

Le coup m’a touchée en plein tête. Je suis tombée, sonnée. Il est parti rejoindre des amis ou manger chez sa mère.

Je n’ai pas su comment réagir.

Difficile d’aller voir sa mère, sa sœur ou sa meilleure amie pour leur raconter ce qui s’était passé. Cela semblait presque irréel, impossible. Comme si j’avais rêvé, ou plutôt fait un cauchemar. Comme si, en tout cas, cela ne pouvait pas être vrai.

Les blessures souvent ne se voient pas. Il suffit de faire comme si tout était normal pour que tout le monde pense qu’il en est ainsi.

Il me traitait comme les insectes qu’il aimait à écraser.

Comme chacun le sait, il ne fait pas bon être une petite bête à petites pattes, de nos jours. Quel triste destin pour celle qui se trouve soudain confrontée au monde des humains ! Quel manque d’amour ! Quel désespoir ! Quelle trahison !

Les insectes, petites créatures qui vivent près de nous, sur la même planète, courent pour manger ou pour échapper à des pieds monstrueux, pleurent de souffrance ou de peur, ou bien pour être aimés.

Ils veulent juste survivre. On cherche à les tuer. Des gens vivent du commerce de leur mort, inventant sans cesse de nouvelles façons de les assassiner, puisqu’ils sont condamnés d’avance.

Ils filent dans le noir, sautent de toutes leurs forces, de toute leur âme.

Ils battent des records avec leur petit corps. Mais pas d’applaudissements, pas de médailles, pas de jeux olympiques à Paris, Tokyo ou Los Angeles.

Non, vraiment, il ne fait pas bon être une petite bête à petites pattes, de nos jours.

Personne n’a pitié. Pas une pensée pour leur souffrance.

Pas de chance.

Mais parfois, vous pouvez être une jeune femme, et qu’un homme vous traite comme une puce ou un cafard.

Et là, vous ne voyez plus les choses de la même façon.

Je sortais dans la rue dès que possible. Lorsque j'étais seule, je n'allais pas forcément à l'écluse. Mes pas me conduisaient souvent à la gare. Je regardais le train qui allait à Paris, ou qui en revenait. Écrasée de chaleur sur le bitume brûlant, je cachais mes pleurs derrière un sourire toujours présent. Mais, tandis que je parlais aimablement avec des gens que je connaissais un peu ou plaisantais avec la boulangère en face de la gare, mon cœur pleurait. J'avais l'impression qu'il ne voulait que mon malheur.

Je me reprochais amèrement de ne pas l'avoir quitté dès le début. J'avais été tellement stupide de le laisser s'installer chez moi ! Je n'arrivais pas à m'en débarrasser. J'étais devenue sa chose, sa femme, son souffre-douleur.

Tu as fait de ma vie un enfer, de mes ciels de mouchoirs en papier froissés, de mes rires, des grincements rouillés au fond d'un cachot.

Moisissure.

Pourriture.

Si je m'échappe, au soleil trompeur, je tomberai sur une toile d'araignée.

Tu as fait de ma vie un enfer.

Quelque chose en moi était toujours en éveil, prêt à rugir, comme un fauve tapi dans l'ombre qui attend son heure. Parfois, je voulais crier, moi aussi, j'aurais bien aimé y arriver, mais les mots restaient coincés au fond de ma gorge. Lorsque je le regardais, aucun son ne parvenait à sortir.

Maintenant il est trop tard, me disais-je, et moi, je ne peux pas partir. Je suis chez moi, ici. C'est mon appartement, j'ai mon travail, mes animaux.

Il était si charmant, tendre, bavard. Ce n'est plus qu'un triste souvenir !

Écrasée de chaleur sous un soleil brûlant, je ne cessais de songer au bonheur dont j'avais tant rêvé. Comme bien des petites filles, comme bien des jeunes filles, J'avais grandi entre les films de Disney et Candy. Mon cœur avait frémi, mes larmes avaient coulé, j'avais rêvé d'amour avec le Prince Charmant, Anthony ou Terry.

J'avais lu bien des livres dans lesquels l'héroïne, je ne sais par quel miracle, finissait dans les bras de celui qu'elle désirait de toute son âme.

Mais, pour moi qui n'y avais pas été préparée, qui n'en avais jamais entendu parler, tout se passait mal. Certes, le Prince Charmant m'avait tenue dans ses